

## Première partie

### Les Monts Pyrènes

Il avait beau ciller, l'univers était flou. Une fois de plus, il se voyait enfant, assis nu sur la terre grasse de l'enclos, au milieu des loups. Ou debout, peut-être bien qu'il était debout. Ce qu'il voyait était si déformé qu'il ne parvenait pas à saisir sa propre position. Il savait seulement qu'on l'avait abandonné à la merci des grondements et des babines retroussées.

Quelqu'un déverrouilla l'enclos et une petite fille entra. Elle se fraya un chemin jusqu'à lui, entre les bêtes sauvages, comme si les loups étaient inoffensifs. A travers la buée qui lui couvrait les yeux, il vit sa robe blanche qu'elle relevait délicatement au-dessus du sol boueux. Elle se pencha sur lui et il sentit son parfum. Une fleur, mais il ne savait pas laquelle.

— Corcinos, mon Corcinos, souffla-t-elle.

Elle ouvrit les bras pour le serrer contre sa poitrine et il regretta sa vision trouble, car il aurait voulu voir son visage. Il essaya de l'enlacer à son tour, mais quelque chose n'allait pas. Quelque chose clochait. Quelque chose de grave.

Dans sa cabane de rondins, Corcinos se réveilla en nage. Il réprima un haut-le-cœur. Encore cette vision malsaine, entre souvenir et cauchemar. Et si la clef était à l'intérieur de ce songe ? Entouré de loups... S'il réussissait à prolonger le rêve, peut-être se rappellerait-il qui l'avait maudit ?

Les chants d'oiseaux de l'été effacèrent les dernières bribes de l'enclos et de la fillette. La vallée de la Karanza s'éveillait. Corcinos descendit paresseusement les marches de la mezzanine et finit d'émerger en s'aspergeant de l'eau glaciale d'une bassine. Il évita de fixer son reflet d'adolescent albinos, même s'il avait fini par accepter sa peau laiteuse, ses longs cheveux blancs qui le vieillissaient, ses yeux injectés de sang. Les humains ordinaires le voyaient ainsi, ce qui masquait son autre différence mieux que n'importe quel déguisement.

Corcinos enfila une chemise informe, un pantalon de toile et abandonna la cabane, toutes portes ouvertes. Plus personne ne venait par ici ; les cavernes maudites étaient trop proches. Et il ne possédait nul objet à dérober.

Il traversa les bois de la Karanza au pas de course et attaqua la montée escarpée du col de Pal en trottant sans effort. C'était le moment de la journée qu'il préférait, quand les rayons rasants de l'aube effleuraient les montagnes et qu'il mesurait combien il appartenait à la nature. Un bruissement sur sa droite brisa cette communion. Une créature courait derrière les frondaisons, juste à sa hauteur.

— Esteban, je sais que tu me suis depuis la rivière ! mentit Corcinos, espérant tomber juste.

D'un bond de deux mètres, Esteban jaillit sur le sentier. Il avait beaucoup d'un humain, mais la façon dont il se courbait et ses oreilles pointues le classaient parmi les monstres. Son torse nu présentait une peau ambrée parcourue d'inégales touffes de fourrure. Ses bras traînaient jusqu'au sol, ses griffes noires raclaient les cailloux du chemin ; il fit face à Corcinos. Le visage d'Esteban tenait du museau, avec sa mâchoire allongée et ses canines trop longues qui lui crevaient les lèvres. Ses yeux jaune pâle lui donnaient un air absent.

— Tu vas t'épuiser à muer comme ça à tout bout de champ, fit remarquer Corcinos. Garde tes forces pour l'auberge.

Esteban se redressa, et, en quelques secondes, reprit son apparence humaine. Griffes et crocs se rétractèrent. La fourrure devint un duvet sur sa poitrine et quelques muscles inhumains de son visage se déplacèrent pour achever le portrait d'un beau jeune homme bronzé aux yeux clairs. Pour un non

lycanthrope, l'illusion était parfaite. Esteban avait l'âge de Corcinos, quatorze ou quinze ans pour ce qu'ils en savaient. Il lui emboîta le pas.

- Je peux changer dix fois par jour, peut-être vingt, fit Esteban. Je peux m'améliorer.
- C'est dangereux. Maître Zoan te l'a répété.
- Maître Zoan est sénile.
- Ne parle pas ainsi de lui, tu sais de quoi il est capable.

Dernier bastion de civilisation avant la montagne, l'auberge de Manta se remplissait chaque jour de voyageurs. Eleveurs locaux en estive, Katalans qui remontaient de Perpinya ou de Barcelona, parfois Kastillans et Maurisques à la peau tannée débarquant de régions plus australes encore, ou bien négociants Ockcitans de Tolosa ; tous ces voyageurs envahissaient la pénombre des alcôves. Il y avait davantage de clients dans l'établissement qui sentait l'écurie que d'habitants dans le village. Une certaine tension régnait toujours dans ce tumulte cosmopolite. Surtout lorsque, comme ce matin, l'auberge recevait des Francs. Trois hommes et une femme étaient installés dans le recoin le plus sombre. Ils portaient des vêtements de cuir brun trop épais pour la saison, comme on en trouvait dans les régions plus au nord. L'un des hommes avait un physique de buffle et à chacun de ses mouvements, les coutures de son justaucorps semblaient sur le point de craquer. De son dos saillait le manche d'une hache à double tranchant. Franc ou pas, difficile pour l'aubergiste de refuser une table à un être pareil.

Peu de voyageurs se tournèrent vers Esteban et Corcinos. Les Francs focalisaient l'attention.

Soulagé que les clients ignorent sa peau d'albinos, Corcinos s'approcha du comptoir et attendit. A côté de lui, des Katalans devisaient avec des airs de comploteurs.

— Moi, je n'ai rien contre les Francs, chuchotait l'un d'eux. Mais chacun sa place. On ne doit pas se mélanger. Si on se mélange trop, on finira par tous se ressembler. On mangera pareil, on s'habillera pareil...

— Bah, fit un autre, moi je croyais qu'il fallait se mélanger pour faire de... comment on dit ? De la diversité ! Parce qu'on marie la cousine depuis longtemps à Manta, et même ailleurs en Katland. Déjà que les Francs nous traitent de dégénérés.

— Tu ne comprends rien, Jordi. Ce sont eux les dégénérés. Des dépravés qui volent nos épouses. A Vilafranka, j'en ai repéré un qui reluquait nos femmes. L'imbécile voulait danser la Sardana. Comme si les Francs en étaient capables.

— Et tout le monde sait qu'ils préparent une guerre, renchérit un autre. Ils ne supportent pas notre indépendance. D'ailleurs ces quatre-là sont peut-être des espions ? Qu'en pensez-vous ?

Corcinos cessa d'écouter. Ces derniers mois, ce genre de discours courait sur toutes les lèvres. Si le pays d'Ock était considéré comme allié, tout ce qui se trouvait plus au nord suscitait peur et méfiance. Le pape Roger III avait beau tenter de rapprocher Katland et contrées franques, le conflit couvait.

Par les lattes disjointes des cloisons, le soleil tranchait la poussière en suspension. La serveuse s'arrêta devant Corcinos. C'était une nouvelle, à peine sortie de l'enfance, mais sa démarche était assurée. Ses yeux verts brillaient comme si tout ce qu'elle apercevait l'amusait. Le cœur du jeune albinos manqua un battement. Avec son tablier blanc, elle lui rappelait la petite fille du rêve. Elle lui sourit. Pas un de ces sourires forcés, mais une expression de sincère cordialité.

— Je... nous prendrons de la bière, bafouilla Corcinos. Tous les deux.

La serveuse hocha la tête et, sans plus de cérémonie, posa deux chopines tièdes sur le comptoir. Des lettres étaient grossièrement gravées sur les verres et Corcinos regretta de ne pas savoir lire. Il avait envie de dire ces mots à haute voix, de montrer qu'il n'était pas idiot.

— Tu es prêt ? fit Esteban.

Arraché à ses réflexions, Corcinos hocha la tête. Ils devaient rapporter de l'argent au maître. Esteban se tourna vers les tables et lança d'une voix forte :

— Non, vraiment, je n'en vois aucun. Personne ici n'est assez fort pour te battre !

Corcinos feignit de s'affaisser sur sa bière. Des regards se coulèrent sur les deux jeunes hommes. A l'autre bout de la salle, un étranger qui somnolait seul dans une cape de bure noire ouvrit un œil. Son

sourire entendu ne troubla pas Esteban, qui reprit :

— Je parie quatre pièces d'argent que tu peux faire mordre la poussière à n'importe lequel de ces crétins !

L'homme en noir bâilla et referma les paupières, sans cesser de sourire.

Balayant les tabléés du regard, Corcinos simula un hoquet alcoolisé.

— Je... tu crois ? fit-il. Tu... ouais, pour sûr que je peux les battre !

C'est un Katalan qui réagit le premier.

— Huit ! s'exclama-t-il. Huit pièces d'argent que j'écrase ce petit prétentieux ! Il est aussi pâle que mes fesses et n'a même pas les bras pour cogner !

Esteban fouilla sa bourse vide, l'air d'hésiter.

— Huit pièces ? Je ne sais pas si je les ai...

— Un ducat d'or !

La voix grave imposa le silence. C'était le Franc qui portait la hache.

— Un ducat d'or si je bats le petit blanc à mains nues, tonna-t-il. Tu devras emprunter l'argent qui te manque.

Plus personne n'osa surenchérir. Esteban hochla la tête en prenant une expression misérable. Corcinos but une gorgée et cligna de l'œil à l'intention de la serveuse. Il ne s'attendait pas à gagner une telle fortune ce matin-là.

Il avait retiré sa chemise, car il ne craignait plus de se montrer. Même blanc et maigre, Corcinos était dans son élément dès lors qu'un adversaire lui faisait face. Les clients de l'auberge s'étaient regroupés dans un pré derrière l'établissement. Des pièces d'argent avaient changé de main : les Katalans misaient sur l'étranger. L'homme à la cape noire s'était placé au premier rang. Si Corcinos tournait dans l'arène improvisée, bouillant de commencer, le Franc, lui, le jaugeait, immobile. Le jeune albinos ne se méprit pas, l'étranger était un guerrier. Son économie de mouvements augurait le calme avant la tempête, et le vaincre sans trop en dévoiler s'avérerait délicat.

Alors que Corcinos passait un peu trop près, le Franc détendit ses muscles et lança son bras à étourdir un cheval. Corcinos évita le poing d'un balancement souple et se mit hors de distance, comme si de rien était. Mais en réalité, il forçait pour ne pas muer. Son apparence devait à tout prix rester humaine. Si Esteban le surpassait en puissance, seul Corcinos maîtrisait la transformation à ce niveau. Il avait le sentiment d'être une pierre au sommet d'une colline, toujours sur le point de rouler vers une pente ou l'autre. Pas d'équilibre entre les deux, mais une succession d'ajustements.

Le Franc feinta une attaque frontale pour se rapprocher, le déborda sur la droite et arma un coup de pied circulaire, la pointe de sa botte visant le foie. L'aspect massif de l'homme du Nord était trompeur, il était agile sur ses jambes. Corcinos bondit par-dessus son adversaire comme une rivière saute un rocher. L'expression suffisante du Franc s'estompa. C'est l'instant que choisit Corcinos pour passer à l'action. La pièce d'or en tête, il se fendit sous la garde du Franc et le frappa dans les côtes du tranchant de la main, à plusieurs reprises. Il dut perdre un instant le contrôle de son corps, car il sentit ses griffes de loup jaillir. Il les rétracta aussitôt, espérant que personne n'avait rien vu. L'assistance soutenait toujours le Franc. Mais ce dernier avait reculé, les yeux plissés, déjà conscient de son infériorité. Pour l'honneur, il tenta encore quelques coups. Corcinos les esquiva sans y penser et enchaîna les frappes neutralisantes que maître Zoan lui avait enseignées : aux chevilles pour les déplacements, dans l'estomac pour le souffle, et enfin, du plat de la main, au milieu du front pour assommer. Le Franc tomba sur les fesses.

Il y eut des murmures incrédules. Il était temps de s'éclipser avant que les questions ne fusent.

Esteban tendit la main vers les compagnons du vaincu. La femme franque jeta une pièce d'or à contrecœur.

— Viens ! souffla Esteban en tirant Corcinos par le bras. On file, maître Zoan sera fier de nous. Un ducat d'or !

Mais Corcinos résista, les yeux dans ceux de la petite serveuse qui l'observait en retrait. Il se sentait si fier. Tous ces gens qui l'admiraient. Et cette fille qui le dévisageait comme si elle voyait en lui

davantage qu'une bête de foire. Ils devaient partir, mais il voulait rester encore un peu, juste quelques petites secondes.

— C'est un loup-garou, dit l'homme en noir.

Esteban était déjà loin, tandis que Corcinos dévalait la colline de Manta. Le cœur battant à tout rompre, l'albinos avait pris sa forme de loup-garou. Il écumait sous l'effort, les babines retroussées sur ses crocs, sa chemise à moitié déchirée. Contrairement à Esteban, il ne gagnait guère en muscles quand il muait, mais sa fourrure blanche homogène donnait une illusion de volume.

Les humains haïssaient les métamorphes. Beaucoup ignoraient que les Monts Pyrènes en abritaient encore.

Sous les encouragements de l'homme en noir, tout Manta s'était lancé dans la poursuite. Même sous sa forme de loup, Corcinos n'avait aucune chance face à des armes affûtées, son salut était dans la fuite. C'était de sa faute... Si seulement il n'avait pas montré ses griffes ! Alors qu'il filait vers la montagne, le lycanthrope songea qu'il attirait une véritable petite armée vers maître Zoan, et que ce n'était pas la stratégie la plus intelligente. Un carreau d'arbalète siffla à ses oreilles et une panique primaire éclipsa toute réflexion. Il n'aurait jamais cru possible ce qui se produisit alors. L'homme à la cape noire le dépassa et l'arrêta d'une simple main tendue. Comment un humain avait-il pu courir aussi vite ? Et quelle était cette force qui venait de le stopper net ? Corcinos tenta de déchirer la gorge de l'homme, mais il ne griffa que du vent. L'homme rejeta sa capuche en arrière, révélant un visage cuivré, des traits fins quoique marqués par l'âge, et des yeux en amande, presque féminins.

— Je suis Achôris, dit-il, mage d'Egyptis. Et toi, tu n'es pas prêt.

Puis, se tournant vers la colline, le mage cria :

— Le métamorphe est ici !

Corcinos fit volte-face. Le Franc qu'il avait vaincu arrivait en tête, agitant une hache immense que le loup-garou n'aurait pas été capable de soulever. L'homme du nord voulait sa revanche. Derrière lui cliquetaient fourches, piques et couteaux de boucher dont s'étaient munis une vingtaine de villageois enfiévrés. Le cercle qu'ils formèrent autour de lui n'avait plus rien de pacifique. Le mage Achôris leur céda la place, un mauvais sourire lui fendait la face.

Un Catalan fut le premier à blesser le loup-garou avec une pique de bois. Il n'atteignit que l'épaule, mais Corcinos, en rage, tournoya en grondant. Toute technique de combat oubliée, il tentait d'atteindre ses assaillants en mordant et en griffant. Cela lui réussit quelques secondes et il parvint à ouvrir en deux le ventre d'un Kastillan, dont les tripes se répandirent. Mais les coups de fourche pleuvaient sur son dos et sa fourrure blanche se teinta bientôt de rouge. Plus aucune pensée ne venait à l'esprit de Corcinos. Ne subsistait que l'instant présent, la peur de mourir. La hache du Franc décrivit un arc de cercle et vint entailler profondément sa poitrine. Corcinos mit un genou à terre. Ils allaient l'achever. Mais un grondement extérieur figea le combat. Corcinos leva ses yeux écarlates. Esteban. Son compagnon émergea de la végétation. Profitant de l'effet de surprise, Esteban bondit par-dessus l'attroupement, jeta un Corcinos sanglant par-dessus son épaule et d'un saut hasardeux, emporta le blessé vers la rivière. En peu de temps ils atteignirent les bois du Pal où ils pourraient semer leurs poursuivants entre les arbres.

— Le mage... murmura l'albinos, bringuebalant sur le dos d'Esteban, attention au mage d'Egyptis...

Puis il perdit connaissance.

Les croassements du goelak royal le réveillèrent. Corcinos avait une nouvelle fois rêvé de son enfance, mais, à l'enclos des loups, s'étaient mêlés le choc de l'acier et la hache du Franc. Le goelak cria de nouveau et le lycanthrope battit des paupières. Corcinos s'était toujours demandé pourquoi maître Zoan gardait cet oiseau pelé, qui évoquait le croisement entre une mouette et un vautour, et semblait de surcroît malade en raison des croûtes et des plaies qui le couvraient. Il n'avait rien de royal.

Corcinos reposait dans la fraîcheur de la caverne de maître Zoan, sur le versant est du Pic de l'Enfer,

une montagne rocheuse au sud de la Karanza. Il tenta de se redresser sur la couche de paille, mais la douleur qui lui barrait le torse fut insupportable et lui donna la nausée. Il eut tout juste le temps de pencher la tête sur le côté pour vomir.

Les yeux bridés et la barbe de maître Zoan se penchèrent sur lui.

— A cause de toi, nous allons perdre le ducat d'or.

Corcinos déglutit. L'expression de maître Zoan était plus inquiétante que la blessure.

— Esteban est parti de l'autre côté du Canigó, reprit le vieil Asiatique. Là-bas, il achètera des simples qui te guériront peut-être. Mais cela va coûter cher. Au final, vous n'avez rien rapporté, aujourd'hui.

Corcinos secoua la tête.

— Le Canigó ? Mais l'accès est interdit... l'endroit est maudit.

— Il prendra le risque. J'ai encore besoin de mes loups-garous. Je ne vous ai pas recueillis pour vous voir crever à la moindre bagarre.

Le désespoir envahit l'albinos. Tout semblait s'effondrer autour de lui.

Maître Zoan lui jeta un lièvre qu'il venait d'assommer. Corcinos mordit dans la chair crue et le sang frais lui rendit un peu de vigueur. Le goelak, affolé par l'odeur de la viande, croassa de plus belle. Maître Zoan fit taire l'oiseau en le frappant d'un revers de la main.

— Un lapin ou des simples ne suffiront pas à soigner une telle blessure, fit une voix.

Une silhouette se découpait à l'entrée de la grotte. Maître Zoan sursauta et se mit en garde. C'était la première fois que Corcinos le voyait surpris.

L'intrus s'avança. C'était le mage d'Egyptis.

— Attention... souffla Corcinos. C'est lui qui nous... C'est le mage de l'auberge...

— Je sais, coupa Zoan.

Le maître asiatique se jeta sur le mage. Corcinos reconnut ses plus beaux enchaînements d'arts martiaux. Le mage Achôris n'essaya pas de les éviter, il bloqua les coups négligemment de la paume de la main, comme s'il dressait un bouclier devant lui. Maître Zoan s'arrêta, à bout de souffle. Pour la première fois, Corcinos voyait son maître dominé.

— Tu sais que moi seul peux le soigner, dit Achôris.

L'albinos n'y comprenait plus rien. Le mage, responsable de ses blessures, le guérirait maintenant ?

— Les gens de Manta sont en colère, poursuivit Achôris. Ils vont rameuter les autres villages. Les hommes de Py et d'Eskaro seront sur la montagne ce soir. Ils ratisseront les vallées, monteront en direction du pic pour chasser les métamorphes. Combien de jours, avant qu'ils ne trouvent ta caverne miteuse ?

Maître Zoan serra les poings.

— Tu as tout manigancé, Achôris. Tu regretteras ta fourberie.

Le mage sourit et le goelak royal croassa. La douleur pulsa sur la poitrine de Corcinos, qui gémit tandis qu'un sang trop noir s'écoulait de la profonde entaille. L'Egyptien s'avança pour l'examiner. Maître Zoan ne fit rien pour l'en empêcher, mais, à travers le voile de douleur, Corcinos le vit réticent. Achôris tira une fiole de sa cape de bure et versa un liquide sur la chair à vif. Avant de tourner de l'œil, le loup-garou l'entendit murmurer :

— Le vieux Zoan t'a-t-il déjà parlé de tes parents ?

Corcinos traversait les jours dans un brouillard de semi-conscience entrecoupé par les croassements du goelak. Le mage Achôris était parti depuis longtemps et maître Zoan nourrissait son blessé de viande, mais aussi d'œufs et de baies sauvages connues pour faciliter le retour à la santé. Par ailleurs, il changeait régulièrement ses bandages. Le vieil Asiatique ne le sermonnait plus. Il semblait éteint. Quant à Esteban, il n'était toujours pas revenu de son expédition et Corcinos redoutait un malheur.

Un soir, un orage violent déferla sur la montagne et la petite source du pic déborda. Un ruisseau se forma au milieu de la grotte et la température chuta brutalement, annonçant l'hiver. Vivifié, Corcinos recouvra quelque lucidité. Il put enfin se lever. Son entaille en cours de cicatrisation était rose et

suintante, abjecte sur sa peau d'albâtre. Corcinos se demanda à quoi sa blessure ressemblerait s'il se transformait maintenant, mais il n'osa pas gaspiller son énergie. Le loup-garou tituba jusqu'à maître Zoan affairé dans le petit office aménagé dans la roche.

— Le mage égyptien a suggéré que vous connaissiez mes parents, dit-il.

Maître Zoan le considéra.

— Tu sembles aller mieux. Je te l'ai répété, j'ignore qui étaient tes parents. Comme j'ignore celui qui a fait de toi et d'Esteban des métamorphes. Il s'agit de sorcelleries anciennes, de savoirs perdus.

— Mais, Achôris...

Le maître prit son expression haineuse coutumière qui, paradoxalement, rassura presque Corcinos.

— Achôris cherche à te manipuler ! cracha Zoan. J'ai combattu à ses côtés, autrefois. Ses pensées ne sont pas droites, elles sont tortueuses comme des racines. Il veut prendre ma place et t'utiliser dans je ne sais quel dessein. Reste sur tes gardes.

— Prendre votre place ? Mais, il est parti, et...

— Les villageois n'ont pas baissé les bras, Corcinos. Tous les jours, ils poussent plus avant dans la montagne en espérant tuer du métamorphe avant les grands froids. Ils vont venir ici. Et il y a fort à parier que ton mage pointe le bout de son nez...

Et maître Zoan fit un geste signifiant que la conversation avait assez duré.

L'adolescent termina sa convalescence plongé dans les tourments. Il imaginait son père en chevalier blanc, luttant contre les sorciers qui l'avaient enlevé pour le transformer. Un instant il eut une vision de retrouvailles, puis s'assombrit aussitôt en se figurant le dégoût d'un père devant un enfant mi-homme, mi-loup.

Esteban revint après la saison des orages, sous sa forme humaine. Il avait des brûlures sur le visage et sur une partie du corps, et il boitait. Maître Zoan ne lui accorda guère d'attention, et même si Corcinos connaissait la froideur du vieil homme, il en fut blessé. Corcinos tâcha de se montrer reconnaissant pour les simples, des concoctions de plantes que l'on ne vendait que sur les hauts-plateaux par-delà le Canigó. Ces remèdes finiraient de le guérir.

— D'où viennent tes brûlures ? demanda-t-il à son compagnon.

— Des salamandres, répondit Esteban. Des salamandres géantes qui crachent du feu. Elles gardent les grottes maudites sur les versants du Canigó. Elles sont aussi rapides que vicieuses...

— Et comment leur as-tu échappé ?

Esteban détourna le regard.

— J'ai couru. J'ai réussi à les semer.

Il ne disait pas tout. Corcinos reconnaissait son expression. Mais il n'insista pas. Après tout, Esteban était en vie et rien d'autre ne comptait. Ils formaient à nouveau une famille. Corcinos retournerait à sa cabane de rondins, Esteban dans sa tanière des crêtes et le vieux Zoan continuerait à réclamer de l'or. C'est du moins ce que croyait le loup-garou.

La pluie devenait neigeuse quand les villageois repèrent la caverne. Armés jusqu'aux dents, ils gravissaient le Pic de l'Enfer. Corcinos brava une fois de plus l'autorité de maître Zoan.

— Nous avons encore le temps, maître ! Nous pouvons gagner le sud. Ils ne nous suivront pas dans les forêts de Kastille.

— Et ensuite, où irons-nous ? dit le vieil homme. Tu crois avoir une place dans le monde ?

Le jeune albinos ne sut que répondre. Maître Zoan était prêt à mourir pour un vulgaire trou dans la montagne. Corcinos croisa le regard d'Esteban, qui lui aussi parut hésiter. La désertion d'un seul d'entre eux vouerait les deux autres à une mort certaine. Il y avait une quarantaine de villageois. A trois, avaient-ils une chance ? Aucun des deux loups-garous ne tourna les talons.

Les premières flèches des hommes les manquèrent de plusieurs mètres. En se répétant qu'il était un imbécile suicidaire, Corcinos se transforma en bête blanche et fit face.

Maître Zoan dépassa ses deux disciples, franchit la zone où pleuvaient les flèches et, à mains nues, engagea le combat avec la première ligne. Tandis que des villageois maintenaient leur distance avec leurs

piques, des hommes en cotte de maille dégainèrent de courtes épées qu'ils firent virevolter. Ceux-là étaient des mercenaires, des chasseurs de monstres ! Avec un hurlement, Esteban se jeta dans la mêlée. Corcinos oublia toute peur et dévala à son tour la pente de rochers. Ses jambes s'arquaient à la façon des loups et il était si courbé qu'il pouvait s'aider de ses mains pour prendre appui sur les pierres. Il n'avait peut-être pas récupéré toute sa force, mais il se sentait capable de dommages considérables. Un carreau d'arbalète lui érafla la cuisse. Cet aiguillon l'enragea. Il vint seconder ses compagnons en grondant, toutes griffes dehors. A nouveau, il sentit l'acier déchirer ses chairs, mais il n'était plus seul. Dos à dos, Esteban et lui réussissaient à parer les attaques. L'albinos sentait monter une soif de sang frais. Quant à maître Zoan, il posait le pied sur les lames qui le visaient comme sur des marches. Il escaladait ses ennemis avant de les assommer d'un coup de talon dans la nuque. Durant quelques minutes, les cadavres s'amoncelèrent à leurs pieds et Corcinos se dit qu'ils pouvaient remporter la bataille. Trois contre quarante... leur légende s'entendrait jusque dans la plaine...

C'est alors que les mercenaires qui les assaillaient se plaquèrent au sol pour laisser passer l'arrière-garde. Ces hommes qui avaient patiemment attendu leur tour étaient équipés de lances qu'ils avaient modifiées : les pointes se divisaient en bouquets de lames effilées comme des rasoirs. Aucun moyen de parer de telles armes sans subir des mutilations.

Esteban tenta de sauter par-dessus ses adversaires, mais un homme de Manta l'empala avec sa lance avant de le ramener au cœur de la bataille. Grièvement touché, Esteban glapit comme un chiot. Fou de rage, Corcinos tentait d'éviter les lames mortelles, mais ne parvint qu'à se faire déchiqueter les avant-bras. Maître Zoan était déjà à terre. Une douleur froide plongea dans le dos de Corcinos, tout comme la hache du Franc avait pénétré sa poitrine. Ses côtes cédèrent et il ne parvint plus à trouver son souffle ; il happait l'air comme un poisson hors de son bocal. C'était la fin.

— Je les ai convaincus que vous étiez pleins de vermine. Ces idiots allaient repartir avec vos peaux.

Corcinos percevait la voix grave sans comprendre les mots. La même nausée, les mêmes tiraillements... le même réveil après la bataille. Il se voyait piégé dans un cercle vicieux où il se faisait taillader à jamais, réveillé chaque fois par Achôris.

L'albinos se redressa. Il avait son apparence humaine. Il s'examina et trouva sa peau constellée de coupures. Pourtant, il ne saignait plus. Il aurait dû être mort, mille fois mort. Mais il respirait normalement, comme si son poumon n'avait jamais été crevé. Un peu plus haut dans les pierres, au milieu des cadavres, Esteban se levait à son tour, couvert lui aussi de plaies. Compte tenu du temps qu'il avait fallu à Corcinos pour guérir la première fois, même s'ils avaient miraculeusement survécu au combat, ils n'auraient jamais dû pouvoir se tenir debout. Maître Zoan, en revanche, gisait inanimé, le cou tordu selon un angle impossible.

Corcinos se précipita pour le secouer.

— Il est mort, fit Achôris, perché sur un rocher.

Une neige légère voletait dans l'atmosphère. Des corps mutilés avaient roulé dans la pente pour former un chemin morbide. La roche avait déjà absorbé le sang et il régnait un silence de montagne rassasiée. Le mage paraissait s'ennuyer, jouant avec la vapeur qu'il exhalait.

— J'ai quelques talents, dit-il, mais je ne suis pas spécialisé dans la nécromancie. Turon le Roux m'a enseigné des secrets avant de mourir, pas assez pour ramener un humain du pays des morts.

Partagé entre haine et curiosité, Corcinos fixa le mage. Maître Zoan avait déjà mentionné ce Turon le Roux, un grand guerrier nécromant devenu fou. Achôris rendit son regard au loup-garou.

— Vous autres, les métamorphes, êtes différents. Il y a comme deux âmes à l'intérieur de vous. Et il y en a toujours une qui survit un peu plus longtemps que l'autre à la mort. Il suffit de la laisser monter au premier plan, quand le corps est tiède.

Corcinos marcha sur le mage.

— C'est vous ! s'écria-t-il. Vous avez convaincu les villageois de nous traquer ! Vous avez assassiné maître Zoan !

Achôris haussa les épaules.

— J'ai simplement hâté le destin. Et je vous rappelle que je viens de sauver vos vies.

Esteban devança Corcinos et se jeta sur le mage. Ce dernier fit un signe avec deux doigts et le jeune homme fut projeté par une force invisible. Il s'effondra sur les cailloux. Corcinos courut tout en muant et se lança lui aussi, sa gueule de loup grande ouverte, sa crinière blanche volant derrière lui. Achôris refit le signe et il sembla au loup-garou qu'une sphère miroitait autour du mage. Il s'y fracassa comme sur une vitre et retomba lourdement.

— Mais qu'est-ce que vous attendez de nous, à la fin ? hurla Corcinos.

Le mage d'Egyptis sourit.

— J'ai cru que vous ne poseriez jamais la question. Je cherche la même chose que vous. Je veux savoir qui vous a maudit, qui vous a arraché à vos parents pour faire de vous des métamorphes. Je croyais ces sorcelleries disparues depuis des décennies, il restait tout au plus quelques bâtards dégénérés qui se reproduisaient entre eux... Mais des métamorphes purs, comme vous ? Un sorcier tente de repeupler le monde de ces créatures et je veux connaître son nom.

Corcinos se tourna vers le corps de maître Zoan.

— Notre maître était seul à détenir des réponses, et il est mort par votre faute !

Achôris éclata de rire.

— Ce vieux fou ne savait pas grand-chose. J'ai pu l'apprécier autrefois, mais il n'était pas un grand initié.

Achôris se tourna vers l'entrée de la caverne. Un croassement s'en échappa et les yeux du mage pétillèrent.

— C'est cet oiseau qui est la clef.